

# Le Poêle de Nuremberg

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Dans la petite ville de Hall, en Tyrol, vivait une famille du nom de Strehla. La mère était morte, et le père était resté seul avec dix enfants, dont l'aînée se nommait Dorothée et le second Auguste. Ces gens étaient très pauvres, car le père n'avait pas souvent de travail, et il aimait un peu trop la bière. Mais dans la grande et unique chambre de leur chaumière se dressait une vraie merveille, un immense poêle de faïence, étincelant de couleurs comme la queue d'un paon ou l'écrin d'une reine, surmonté de figures armées d'écussons, de fleurs héraldiques ; le plus haut de ses pinacles était orné d'une grande couronne d'or. Ce poêle portait la date de 1582 et les initiales H R H, car il était, jusque dans ses moindres détails, l'œuvre du grand potier de Nuremberg, Augustin Hirschvögel.

Ce beau meuble avait été découvert par le grand-père d'Auguste dans une vieille ruine. Les enfants l'aimaient beaucoup, non seulement en raison de la bonne chaleur qu'il répandait, mais aussi à cause de ses brillantes couleurs et de ses beaux dessins. Mais il était plus cher à Auguste qu'à tous les autres. Un colporteur lui avait dit un jour que les initiales tracées sur le poêle étaient celles du potier Hirschvögel, aussi célèbre en Allemagne que Bernard Palissy en France, et, depuis ce temps, Auguste et les enfants avaient toujours appelé le poêle Hirschvögel.

Mais voilà qu'un jour, une semaine avant Noël, le père Strehla rentra de fort mauvaise humeur, et quand les petits furent couchés, il déclara à Dorothée et à Auguste qu'il avait vendu le poêle pour deux cents florins, et qu'on viendrait le chercher le lendemain matin. Dorothée se mit à pleurer, mais Auguste se dressa tout en colère, et cria :

— Vous n'oserez pas le vendre, il est à nous aussi nous aussi bien qu'à vous !

Et son père, qui avait bu, le frappa si rudement qu'il le jeta par terre.

Ce fut une triste nuit pour le pauvre garçon. Il n'avait que neuf ans, et il aimait tellement son Hirschvögel ! Il avait passé tant de soirées à dessiner sans se lasser les jolies guirlandes qui couraient sur les briques de faïence !

Le lendemain, de bonne heure, on vint chercher le poêle, et Auguste eut beau s'y opposer, il fallut bien le laisser aller. Comme il pleurait dans la cour, un vieux voisin lui dit : « Console-toi, ton poêle ira chez des gens très riches, qui en auront bien soin, et plus tard, tu pourras aller le retrouver. »

Cela donna l'idée à Auguste de suivre son cher Hirschvögel. Il descendit vers la gare, et, de façon ou d'autre, il s'arrangea si bien que lorsque le train de marchandises quitta Hall, une demi-heure plus tard, Auguste était caché dans le wagon, à côté de son cher poêle. Quand il se fut un peu habitué à l'obscurité, il travailla dans la paille et le foin, de sorte qu'il arriva à la porte du poêle, qui se trouvait juste sur le dessus, l'ouvrit et se glissa dedans. Puis il ramena sur la porte le foin et la paille. Il avait de l'air par la grille supérieure et ne se trouvait pas mal du tout. Il avait eu la précaution d'emporter un peu de

pain et de saucisson, de sorte qu'il ne souffrit pas de la faim, et, peu à peu, le mouvement du train aidant, il s'endormit

Quand il se réveilla, il faisait nuit, et il se mit à sangloter, en pensant à ses frères et sœurs, mais il ne lui vint pas à l'idée de retourner sur ses pas ; le train allait assez vite, parce qu'il transportait des colis destinés au roi de Bavière. À Rosenheim, le poêle avec Auguste furent enlevés avec toutes sortes de précautions, et remisés sous le hangar aux marchandises. Il faisait très froid et tout était couvert de neige mais le poêle était bien enveloppé de paille et de foin, sans cela Auguste serait mort de froid. Il avait encore un peu de ses provisions, mais il commençait à souffrir de la soif. Le lendemain, on chargea le poêle sur le train, de nouveau, et, à la fin, Auguste entendit crier : Munich ! Munich ! Il comprit qu'il était dans la capitale de la Bavière. Le poêle, placé sur un camion, fit encore beaucoup de chemin ; enfin on le déposa dans le magasin d'un marchand de bric-à-brac. Quand les hommes se furent retirés, Auguste ouvrit doucement la porte, ouvrit la fenêtre et prit plusieurs poignées de neige pour se désaltérer. Il était à peine rentré dans sa cachette que des hommes entrèrent, déballèrent le poêle et s'écrièrent : « Ce poêle est digne d'un roi ! Il n'a pas son pareil ! »

Enfin ils se retirèrent en fermant la porte à clef. Heureusement qu'ils n'avaient pas eu l'idée de regarder dans le poêle, car qui sait ce qui serait arrivé à Auguste.

Un peu plus tard, on entendit de nouveau des pas, puis une voix plus douce qui disait : « Merveilleux !. Merveilleux ! Il n'a pas son pareil ! » Puis, plus rien. La nuit vint, et Auguste s'endormit en pleurant. Pendant la nuit, il fit un joli rêve ; il voyait les belles choses de la boutique s'animer et danser, et causer ensemble. Elles l'encourageaient et Hirschvögel, lui aussi, se mit à parler en lui recommandant de rester simple et vrai de cœur et de ne pas perdre courage. Le lendemain de bonne heure, les marchands revinrent, ils emballèrent de nouveau le beau poêle dans du foin et de la paille et on se mit en voyage, d'abord par le train, puis sur une embarcation, et enfin sur les épaules de robustes porteurs.

À un moment, Auguste comprit qu'on entraînait dans une chambre avec un épais tapis. Le poêle fut déposé par terre. Auguste regarda par le treillis ; il vit des fauteuils, des fleurs, il entendit une musique qui lui sembla céleste.

Un pas s'approcha ; une voix fit entendre un : So ! d'admiration, et le nouveau venu examina le poêle dans tous ses détails en l'admirant, puis il ouvrit la porte et poussa une exclamation :

— Qu'est-ce que je vois !... Un enfant vivant !

Alors Auguste, tout effrayé, sortit du poêle et se jeta aux pieds de la personne qui parlait :

— Oh ! permettez-moi de rester ! dit-il en sanglotant. J'ai fait tout le voyage avec Hirschvögel. Permettez-moi de rester !

Quelques messieurs le saisirent brusquement en disant :

— Petit misérable ! taisez-vous ! C'est le roi !

Mais le roi fit signe qu'on le laissât tranquille, et lui dit :

— Mon enfant, comment êtes-vous venu ici, caché dans ce poêle ? N'ayez pas peur, dites-moi la vérité ! Je suis le roi.

Auguste se jeta à genoux et joignit les mains. Il était si heureux de penser que son Hirschvögel était tombé entre les mains d'un roi !.

Il raconta son histoire et celle de Hirschvögel, et comment il avait eu l'idée de le suivre.

Le roi dit :

— Vous avez vraiment fait toute la route, du Tyrol à Munich, dans ce poêle ?

— Oui, dit Auguste, et personne ne m'a trouvé, excepté vous.

Le roi se mit à rire, puis il lui demanda :

— Qui a acheté ce poêle à votre père ?

— Des marchands de Munich.

— Savez-vous combien ils l'ont payé ?

— Deux cents florins.

Le roi demanda si les marchands étaient encore là, et les fit venir. Ils étaient très effrayés, car ils n'avaient pas la conscience tranquille. Le roi leur dit :

— C'est bien deux cents florins que vous avez donnés au père de cet enfant ?

— Oui, Votre Majesté. |

— Et combien avez-vous reçu du gentilhomme qui vous l'a acheté en mon nom ? |

— Deux mille ducats, Votre Majesté.

Le gentilhomme n'était pas là. Le roi sourit sans rien dire, car il lui avait compté le poêle onze mille ducats.

Puis s'adressant aux marchands, il leur dit sévèrement :

— Vous êtes de grands misérables. Vous allez tout de suite envoyer les deux mille ducats au père de cet enfant.

Il les renvoya, et demanda à Auguste ce qu'il voudrait devenir.

— Peintre. Je voudrais être comme l'homme qui a fait mon Hirschvögel.

— Je comprends, dit le roi. Je te laisserai vivre à côté de Hirschvögel, et tu pourras l'allumer chaque matin. Tu demeureras à ma cour, et on t'enseignera la peinture. Quand tu auras vingt et un ans, si tu es un artiste, Je te donnerai ton poêle de Nuremberg.

Auguste embrassa les genoux du roi avec ses bras et lui baisa les pieds. Puis il s'évanouit.

Auguste travaille avec ardeur, et ce sera sans doute un grand artiste. Il va de temps en temps voir sa famille. Son père est heureux et Dorothee aussi. Dans la chambre, il y a un grand poêle de faïence blanche ; c'est le roi qui l'a donné à Dorothee.

Auguste ne manque jamais, quand il va à Hall, d'entrer dans l'église pour remercier Dieu. Quant à son rêve dans la boutique de bric-à-brac, il soutient toujours que ce n'est pas un rêve et que Hirschvögel lui a parlé.